

« La factrice des morts » de Petite casserole

Alors que l'aube colorait le ciel d'un bleu pâle, un vent matinal souffla dans les rues irrégulières de Vallenvert. À l'ombre de la rue la plus imparfaite de la ville, la rue St-Solstice, un panneau où était inscrit « La Poste » se balançait lentement au rythme du vent dans un grincement métallique. Derrière la porte de ces lieux se cachait un autre monde, bien différent de celui de la rue de St-solstice. L'intérieur de la poste était immense et avait l'aspect d'une bibliothèque, avec sa hauteur vertigineuse et ses multiples échelles qui menaient à des étagères parcourues de fioles d'encre, de tiroirs et de lettres jaunies par le temps. Seule une horloge, posée sur une étagère, émettait des tics et tacs récurrents qui perçaient le silence des lieux. Derrière le bureau, qui semblait minuscule au milieu de ce hall de lumière, était assise une jeune femme dont la moitié du visage était caché derrière un livre.

Comme à son habitude, Héloïse Grimset lisait une romance en attendant de nouveaux clients. Comme d'habitude, la poste était déserte la moitié du temps. Héloïse Grimset exerçait un des métiers les plus singuliers du monde. Elle était factrice, après tout. Elle avait fait sa tournée le matin même, livrant lettres et colis et recevant sourires et exclamations ravies en retour. Comme à son habitude, elle irait en début d'après-midi récupérer les lettres que lui envoyait ses collègues des villages voisins. Et comme à son habitude, elle partirait en retard le lendemain matin et dévalerait les rues de Vallenvert aussi vite qu'Hermès, avec ses bottes ailées de fer. Ainsi la même histoire se répétait jour après jour...

—Bonjour.

La factrice redressa la tête, l'horloge se tut une seconde, les lettres semblèrent tendres l'oreille depuis leurs étagères ; la poste s'était figée. Un jeune homme se tenait sur le seuil. Ses cheveux noirs étaient ébouriffés, conséquence de la brise fraîche, vestige de l'hiver, qui soufflait au-dehors en ce début de printemps.

—Bienvenue à la poste, lança la factrice en posant son livre, que puis-je faire pour vous ?

Le nouvel arrivant ouvrit la bouche, avant de la refermer.

—J’ai trouvé une lettre égarée dans la rue et je me suis dit qu’il serait intelligent de la déposer ici, lâcha-t-il finalement.

—Vous avez bien fait. (Elle indiqua une pile de lettres instable). Vous pouvez la poser là et je m’en occuperai.

Le jeune homme obtempéra, non sans déposer délicatement l’enveloppe, soucieux de ne pas faire s’écrouler l’amoncellement.

—Je ne suis pas convaincu que vous pourrez la poster, remarqua-t-il avec davantage d’assurance. La personne s’est trompée, elle a écrit l’emplacement d’une tombe, au cimetière, à la place de l’adresse.

Héloïse redressa les yeux un instant, avant de reporter son attention sur ses papiers.

—Non, pas du tout. Elle souhaite que je l’envoie à un défunt.

L’homme, qui se dirigeait déjà vers la porte, s’immobilisa avant de faire volte-face.

—Il va me falloir plus d’explication, lança-t-il avec un sourire intéressé. Vous venez de piquer ma curiosité.

—Eh bien, la poste de Vallenvert a un service spécial pour les défunts. Ce service se nomme la *post mortem*. Je livre des lettres aux morts, pour les vivants qui n’ont pas pu dire tout ce qu’ils auraient voulu. (Elle haussa un sourcil, perplexe). Tout le monde à Vallenvert connaît ce service. Vous êtes nouveau dans le village ?

—Loin de là, répondit-il dans un éclat de rire. C’est juste que je ne sors pas beaucoup de la boutique de fleurs dans laquelle je travaille. Je ne participe pas aux événements mondains. Les gens m’insupportent.

—Oh, vous êtes un misanthrope ? s’enquit Héloïse avec une curiosité enfantine.

—Peut-être ; mais je suis avant tout un réaliste. Je m’occupe de l’administration de *Floraisons éternelles*, je vois les gens acheter et offrir des fleurs tous les jours pour se témoigner leur amour.

Il agita deux doigts devant sa bouche et feignit un haut-le-cœur.

—Eh bien, allez-y, exposez-moi votre vision des mœurs, lança Héloïse, intriguée.

À sa surprise, le jeune homme sourit. Il prit une grande inspiration, laissant entendre

qu'il allait se lancer dans une tirade. Au moment où il prit la parole, une mélodie imaginaire sembla animer l'air et rythmer son discours.

—Les gens s'inspirent des contes de fée pour faire leurs gestes « *romantiques* », ils ont la bêtise de croire qu'ils vont réussir à enchanter leurs vies banales avec quelques niaiseries. Ils s'offrent des fleurs pour mesurer leur amour et les regardent ensuite faner avec leurs sentiments. Avec un bon café, je pourrais continuer à m'épancher sur ce sujet pendant des heures, mais en bref : les humains sont insatiables, égoïstes, hypocrites et ingrats. Leurs amours se meurent.

—Et la mort les refait tomber amoureux, compléta la factrice. Ils négligent leurs proches, oublient leur présence et remarquent lorsqu'il est trop tard leur absence. Il est vrai que les gens s'agacent, s'entêtent, et pour la plupart : sont simplement bêtes. Mais parfois ils s'apprécient, se considèrent comme de véritables amis et n'ose pas l'avouer ; ils craignent de ne pas trouver les mots. Alors, au lieu de se dire qu'ils s'apprécient, qu'ils s'aiment, ils parlent... de la météo !

« *La météo ?* ». Elle n'avait pas tort ; peut-être même avait-elle raison. Ils se toisèrent longuement, soutinrent le regard de l'autre. Sans prévenir, ils esquissèrent un sourire amusé. Aussitôt, le jeune homme lui tendit une main.

—Valentin d'Arc-Cœur, cynique, misanthrope et dégoûté des mœurs.

—Héloïse Grimset, amatrice de romances et de belles histoires, dit-elle en la lui serrant. Factrice dévouée, mais jamais à l'heure.

Valentin hocha la tête. Son regard se fit songeur.

—Mais, remontons un peu dans la conversation, voulez-vous. Vous m'avez parlé d'une poste mortelle. Les morts reçoivent des lettres, mais ils ne peuvent pas les lire, puisqu'ils sont...enfin, morts.

—En effet, c'est purement symbolique. C'est un moyen de faire son deuil ou de rattraper son retard et...oh, vous êtes déjà partis, nota-t-elle alors que la porte claquait.

*

Le lendemain, la clochette tinta lorsqu'une personne poussa la porte, laissant pénétrer une bourrasque qui fit frémir les lettres de la poste.

—J’aimerais poster une lettre ! chantonna Valentin.

Sur ces mots, il couvrit la distance entre le seuil et le bureau, presque en sautillant. La factrice prit indolemment l’enveloppe, l’ouvrit et parcourut la lettre des yeux. Elle reposa le papier quelques secondes plus tard et darda sur lui un regard indéchiffrable.

—Je ne peux pas déposer ça, déclara-t-elle.

—Hé ! Depuis quand vous autorisez vous à lire les lettres ? s’offusqua Valentin.

—Depuis que je vous ai vu entrer avec un sourire conspirateur, rétorqua Héloïse en reportant son attention sur la lettre. « *La journée de petits gâteaux brûlés de Marie-Gironde était moins sec, cassante et fade que votre personnalité* ». Vous êtes très inventif quand il s’agit de trouver des insultes.

—La lettre est adressée à un de mes anciens et désormais défunts professeurs, si vous voulez tout savoir, expliqua Valentin, sans se départir de son sourire. M. Potrier était horriblement arrogant et incompetent. Si vous aviez eu la malchance de le rencontrer, vous l’auriez détestée.

— « *Sachez que votre chère et tendre autobiographie nous est utile à tous, elle a instauré un véritable changement dans nos vies* », lut Héloïse. « *Grâce à elle, nous avons enfin trouvé une cale pour le bureau de l’accueil.* »

Valentin esquissa un sourire épris de tendresse.

—Je suis fier de ce passage. (Il afficha une expression diaboliquement angélique). Nous méritons tous d’entendre la vérité à notre sujet.

Pour toute réponse, Héloïse lui lança un regard blasé.

—Très bien, mais n’allez pas vous plaindre s’il devient un fantôme ensuite et choisit de vous hanter.

Valentin ne se départit pas de son sourire.

—Je suis prêt à prendre ce risque.

—Et sachez que vous avez collé le timbre au mauvais endroit. Normalement, le timbre ne sert pas à cacheter l’enveloppe, continua la factrice avec une expression moqueuse. Le jeune écrivain haussa un sourcil qui trahit sa perplexité. Passé ce moment, il leva les mains, reconnaissant sa faute.

—*Mea culpa*, je suis un débutant avec les lettres. Je n'avais pas de modèles, je n'en écris ni n'en reçoit jamais.

La factrice était désormais en train d'essayer de décoller le timbre à l'aide d'une règle, ce qui n'était guère chose aisée. Avec un juron étouffé destiné au timbre, elle l'arracha d'un geste sec et en colla un autre.

—Vous aimeriez qu'on vous écrive ?

Les traits de Valentin se déformèrent et il cligna plusieurs fois des yeux, pris au dépourvu par cette remarque.

—Moi ?

—Si ce n'est pas vous, cela signifie que je suis actuellement en train de m'entretenir avec mon pot à crayon, lança Héloïse sur un ton pince-sans-rire.

Valentin hocha la tête, un petit sourire lui chatouillait les lèvres. Il repensa soudain à ce qu'elle venait de lui dire et finalement, haussa les épaules.

—Sincèrement, je ne me suis jamais posé la question. Peut-être ...oui ? Pourquoi pas ? Héloïse attrapa une enveloppe, un bout de papier et griffonna quelque chose.

Le jeune homme essayait de comprendre ce qu'elle trafiquait lorsqu'elle lui tendit la note manuscrite.

—Voilà une lettre pour vous, déclara-t-elle. J'ai toujours pensé que les gens ne s'écrivaient pas assez, et je ne dis pas ça parce que ça aiderait mes affaires !

Valentin étudia la lettre qu'elle lui tendait avec circonspection, avant de reporter son attention sur elle. Il ne chercha même pas à masquer sa surprise.

—Merci.

Une fois dehors, Valentin s'arrêta, parcourut le papier des yeux, le retourna et l'étudia. Finalement, il fit volte-face et poussa à nouveau la porte de la poste, faisant grommeler la clochette accrochée en haut de cette dernière d'impatience.

—Votre lettre est vierge, remarqua-t-il.

La factrice haussa les épaules, une lueur joueuse dans son regard bleu nuit.

—Libre à vous d'écrire le message que vous souhaitez recevoir de ma part.

Une fois seul dans la ruelle, Valentin laissa échapper un éclat de rire.

*

Valentin sillonnait les rues de Vallenvert de son habituel pas pressé. Le ciel était d'un gris atone. Sur sa route, il croisa des *agaçants*, comme il aimait les appeler. M. Lemonnier était un coq qui piaillait ses exploits et ne parvenait à éveiller que le désintérêt de ses interlocuteurs. Eudes était un égocentrique à l'intelligence d'un lampadaire. Edmond était un maladroit. Mme Beaumont était sympathique, encore fallait-il apprécier l'entendre débiter ou conclure tous ses discours par « *Je suis quelqu'un qui est comme ça, moi !* ». Et encore, il ne pouvait croiser tout le village en une sortie. Il marcha dans la rue St-Solstice et soupira devant une des enseignes métalliques, avant de se résoudre à entrer.

— Encore vous ? commenta Héloïse sans lever les yeux de sa romance. Cela fait à peine trois jours.

Pour toute réponse, Valentin esquissa un sourire pincé.

— Edmond, le responsable de la livraison des fleurs, a posté une lettre alors qu'il fallait la déposer dans le bouquet. C'est une grosse commande, il faut absolument réparer cette erreur.

Sur ce, ils se mirent en quête de la lettre égarée. Ils plongèrent dans les papiers, manquèrent de se noyer dans les tas d'enveloppes, lurent assez de noms et d'adresses pour reconstituer l'annuaire et usèrent à maintes reprises de noms d'oiseaux pour qualifier le pauvre Edmond. Une heure plus tard, tous deux étaient avachis sur des chaises de bureau, une tasse de café dans une main et soupirèrent de concert. Sur la table reposait la lettre maléfique, enfin retrouvée parmi les centaines d'enveloppes. Ils firent s'entrechoquer leurs tasses en porcelaine, des sourires suffisants aux lèvres.

— À Edmond l'empoté ! lança Valentin.

— À Edmond l'empoté ! répéta Héloïse.

*

Lorsque l'aiguille de l'horloge de la poste pointa neuf heures, les clochettes disposées entre les étagères s'agitèrent en tous sens, donnant le signal. Comme tous les jours, Héloïse sursauta -même si aujourd'hui, elle manqua de tomber de sa chaise. Comme

tous les jours, elle était en retard. Elle posa son livre avec regret - c'était le meilleur passage - et s'empara de sa sacoche fourrée de lettres avant de sortir en trombe.

Elle dévala et remonta les rues pavées et inégales de Vallenvert, se sentant pousser des ailes. Une mélodie guillerette lui trottait dans la tête. Elle effectua gaiement sa tournée et s'apprêtait à retourner à la poste quand elle passa devant la boutique de fleurs. La façade était faite de pierres beige méticuleusement sculptées et de vitraux Art Nouveau qui s'alliaient parfaitement avec la dimension florale des lieux. Pour y avoir mis quelquefois les pieds, Héloïse savait que l'intérieur surpassait la magnificence de la façade. Guidée par une curiosité nouvelle, elle poussa la porte. Le magasin ressemblait à une gigantesque serre avec son plafond de verre et ses innombrables fenêtres voûtées au travers desquelles filtrait le soleil. Ses rayons nimbaient les lieux d'or, donnant un aspect chaleureux à ce magasin aux centaines de fleurs. La boutique était quasiment déserte. Il n'y avait pas encore de clients à cette heure et seulement deux employés s'affairaient. Une fleuriste en haut d'une échelle prenait soin d'un lierre et un jeune homme à la tignasse noire à l'air blasé était occupé à taper à la machine à écrire. Au bout de quelques minutes, Valentin redressa nonchalamment la tête et changea aussitôt d'expression lorsqu'il l'a reconnu.

—La factrice.

—Quel chaleureux accueil, commenta cette dernière avec un sourire.

—Je vends des fleurs, pas des sourires, rétorqua Valentin en tenant un monocle pour étudier des dossiers. Que me vaut l'honneur de votre visite ?

Héloïse esquissa quelques pas dans la boutique, presque en dansant, et fit mine d'étudier un bouquet.

—J'aimerais acheter un bouquet de roses blanches pour décorer mon bureau....

Elle ouvrit sa grande sacoche brune et en sortit innocemment deux tasses en porcelaine et une gourde.

—Et sinon, j'ai apporté le café.

*

Il était dimanche. Mais ce n'était pas n'importe quel dimanche. C'était le seul dimanche du mois où Héloïse livrait des lettres. Mais elle ne les livrait pas à n'importe qui. Une odeur de regrets et de nostalgie imprégnait chaque lettre de la *post mortem*. —*Les gens ne dévoilent pas leurs amours ; mais on oublie que le temps reprend son cours*, chantonna-t-elle en sillonnant le cimetière. *Mélancolie et Nostalgie deviennent nos amies. On chasse les regrets dévorants. Et ainsi continue la vie.*

Le dimanche mortel était aussi le seul jour du mois où elle n'était pas en retard. Elle lut attentivement les noms des destinataires et déposa les lettres, sans oublier de temps à autre un petit « *Voilà pour vous* » ou « *Vous avez du courrier aujourd'hui, Mme Villard* ». Quand elle eut terminé, elle posa ses poings sur ses hanches et contempla son œuvre. Toutes ces feuilles ; tous ces deuils.

Un soupir de brise agita une lettre quelques instants dans un bruissement léger. Héloïse sourit devant cette drôle d'agitation. Le vent devint plus fort et emporta dans son élan quelques lettres sur les tombes voisines. Héloïse tenta de les attraper et lut à son insu des fragments de ses dernières. Elles décollaient de leurs tombes et s'envolaient joyeusement dans l'air, animées d'une volonté propre. Les enveloppes mal cachetées s'ouvrirent, découvrant leurs secrets.

Je voulais te dire, j'aurais dû te dire...

Héloïse tendit la main et l'attrapa d'un geste rapide et précis, coupant court à cette indiscretion.

Pourquoi a-t-il fallu que tu partes ?

Elle sauta pour attraper la suivante et la froissa au passage. Elle ramassa les deux autres récalcitrantes et les déposa sur leurs tombes respectives, prenant soin au passage de les immobiliser avec des petits cailloux. La factrice soupira. Elle avait failli perdre des lettres, mais elle l'avait échappé belle. Tout était bien en place....

Avant qu'elle n'ait pu esquisser le moindre geste, une bourrasque envahit le cimetière et emporta les enveloppes dans des tourbillons d'encre et de papier. La factrice leur

courut après, essaya de les attraper mais, déjà elles s'ouvraient dans un concert de bruissement.

Je n'ai jamais osé te le dire...

... elle a grandi, tu sais, et me demande parfois comment tu vas. Je lui réponds que tu te portes bien, que tu dors paisiblement et que tu es déçu de ne pas la voir...

C'est bête, mais j'ai toujours voulu te demander...

C'est mon plus beau souvenir.

J'ai ouvert un tiroir pour faire du rangement et toutes les cartes d'anniversaire que tu m'avais faites s'en sont échappées. Alors, je me suis assis par terre et j'ai passé la nuit à les relire. Tu disais qu'elles étaient biscornues mais, je les ai toujours aimées ainsi, et conservées précieusement...

... il est trop tard maintenant.

Qu'est-ce qu'on avait ri cette nuit-là...

Hier, les enfants ont joué la pièce que tu avais écrite. Quand on a salué le public, je m'attendais à voir une personne assise au fond de la salle, qui sourirait aux enfants pour les féliciter en cachant le fait qu'elle avait passé la pièce entière à se mordre anxieusement l'intérieur des joues. Je n'ai trouvé qu'une chaise vide.

Merci, pour tout...

... et plus encore.

Je me confie ici, pour te dire...

... je t'aime...

Le vent se leva, les lettres virevoltèrent lentement vers le sol, le cimetière retrouva sa tranquillité coutumière. La bourrasque avait cessé, laissant la factrice avec des dizaines de lettres entre les mains, les yeux humides et une tempête intérieure.

*

Valentin se promenait dans les rues de Vallenvert, d'un pas inhabituellement lent. Le ciel était d'un bleu lumineux, où les nuages d'un blanc pur s'effilochaient comme du coton. Il avait dû prendre froid car il dormait mal depuis quelque temps et mangeait moins. Cependant, malgré sa maladie, il allait étrangement bien. Un sourire flottait sur ses lèvres. Sur sa route, il croisa Mme Beaumont qui se chicanait avec le boulanger. Ah, cette chère dame pleine de principes ! M. Lemonnier racontait « l'incroyable histoire » qui lui était arrivé la veille à un Edmond perplexe. Il était vrai que dans le concours de la prétention, il était imbattable ! Eudes se pavanait comme à son habitude, ses

manières hautaines étaient en réalité comiques. Valentin grimaça. Un des effets secondaires de sa maladie devait être la bonne humeur. Ou la bêtise.

Une personne était assise, seule sur un banc. Sa robe était du même violet que les nuages qui reflétaient les nuances rosées du crépuscule. Les pans de sa jupe ondulaient doucement au rythme de la brise.

Héloïse Grimset semblait perdue dans ses pensées.

—Les gens ne sont pas toujours en retard. Parfois, ils aiment juste se remémorer leurs souvenirs communs. Ceux qui sont passés à la trappe, mais resurgissent de temps à autre et font naître un sourire. (Elle releva les yeux et darda sur lui son regard de nuit). Je n'ai jamais reçu de lettre.

Valentin prit place à côté d'elle et tous deux restèrent silencieux.

—Vous aimeriez qu'on vous écrive ? demanda-t-il au bout d'un moment.

Héloïse sourit. Il reprenait ses paroles. Elle réfléchit un instant.

—Je suis factrice, ce serait idiot... mais oui, ça me ferait plaisir de recevoir un mot, un jour.

Un silence s'immita entre eux. Il n'était cependant pas embarrassé, juste pensif. Le temps sembla ralentir, tandis que le moment s'étirait. Finalement, Héloïse se tourna vers le jeune homme.

—Vous n'appréciez donc vraiment personne ?

—Je ne crois pas, non. Les gens sont insupportables.

—Même moi ?

Elle avait demandé cela sur un ton égal, curieux, sans une once de reproche. Valentin cligna plusieurs fois des yeux, soudain pensif.

—Eh bien, non. Je...j'aime bien discuter avec vous. Vous êtes intéressante.

—Vous allez me faire rougir, ironisa Héloïse avec un sourire sarcastique.

Elle haussa les épaules et son expression changea aussitôt.

—Sachez que moi aussi...j'aime échanger avec vous. Vous avez soufflé une brise de nouveauté sur ma vie.

—Oh, vous, vous m'avez envoyé une bourrasque, grommela Valentin.

—Pourquoi cela ?

Le jeune homme sembla soudain étonné qu'elle s'adresse à lui. Il afficha une mine exaspérée.

—Vous êtes étrange. Vous me montrez votre vision du monde et je crois que votre candeur me contamine. J'ai croisé Mme Beaumont en venant et mes lèvres se sont déformée en un sourire ! Vous vous rendez compte ? Je lui ai souri ! Et je ne me suis même pas forcé pour la bienséance, j'en ai juste eu soudain envie !

Héloïse le dévisagea longuement. Puis elle s'esclaffa. Des éclats de rire la secouèrent et elle rit aux éclats. C'était un son merveilleux, si doux et communicatif que Valentin se surprit à l'imiter. Il se laissa emporter par cette vague de bonne humeur et de tendresse. Ils riaient de tout et de rien à la fois. Ces deux jeunes gens banals, que rien ne destinait à se rencontrer et pourtant assis côte à côte. Ils ne laisseraient pas leur empreinte sur le monde. Ils se contenteraient de vivre leurs petites vies simples, oubliables et pourtant si enviables. Ils se contenteraient de rire des petits gestes anodins, de leurs paroles insensées. Valentin et Héloïse riaient à l'unisson ; leurs rires composaient la plus belle des mélodies sur laquelle aurait pu danser les étoiles.

En cet instant, si éphémère, si simple, si oubliable. Et pourtant merveilleux.

—Cher Valentin, énonça Héloïse avec un grand sourire qui concurrençait les rayons du soleil, si un jour vous rencontrez quelqu'un, un ami ou un amour, je souhaite que cette personne vous fasse voir le monde sous un autre jour. Qu'avec cette personne, chaque jour soit une petite aventure, que vos journées deviennent plus romanesques que la meilleure des littératures.

—Vous êtes une personne singulière, chère Héloïse. Vous avez beau aimer vous perdre dans des fictions, vous ne vous bordez pourtant pas d'illusion. Vous êtes sincère, altruiste et une véritable alchimiste, car vous parvenez à transformer l'ordinaire en extraordinaire.

Le cœur de Valentin sembla se décaler légèrement, de manière presque imperceptible. Quels engrenages ce changement ténu allait-il déclencher ? Un sourire sincère étira les lèvres de son interlocutrice.

Le temps finit par reprendre son cours. Valentin s'en alla, il avait encore de la paperasse à finir, selon ses dires. Il lui avait dit « *Au-revoir* » et cela suffisait à Héloïse car cela signifiait que ce n'était pas la fin de l'histoire.

La vie finit par reprendre son cours. Les pieds sur son bureau, Héloïse Grimset lisait nonchalamment, les tics et tacs de l'horloge berçaient sa lecture. Elle avait repris sa petite routine : partir en retard le matin, lire des livres en attendant des clients, récolter les lettres envoyées par ses confrères l'après-midi et les livrer le lendemain. Elle n'avait pas eu de nouvelles de Valentin en deux semaines. Le temps n'attendait personne, il continuait éternellement d'avancer. Les jours se succédaient ; les jours se ressemblaient. Valentin avait dû finalement la juger inintéressante et décider de couper les ponts. Héloïse n'en souffrait pas, il lui restait toujours sa fidèle amie, la solitude.

Ce n'était pas un jour d'affluence à la poste, aussi la factrice décida-t-elle de prendre de l'avance sur sa livraison du lendemain et de la porter le jour même. Pour une fois, elle n'était pas en retard et personne n'était là pour remarquer cet exploit ! Elle se leva et s'apprêtait à fourrer les lettres dans sa sacoche quand un carré blanc, posé sur les dalles de l'entrée, attira son regard. Curieuse, Héloïse s'approcha.

C'était une lettre.

Elle n'aurait pas dû être étonnée, étant donné le lieu dans lequel elle se trouvait, mais la lettre semblait avoir été glissée sous la porte. Et, à la place de l'adresse était inscrit : « *Pour Héloïse Grimset, amatrice de romances et de belles histoires* ». L'intéressée, intriguée, s'empressa d'ouvrir l'enveloppe. À l'intérieur, il y avait une petite lettre qui ne comportait que quelques mots. La première phrase était ponctuée d'une tache d'encre, causée par une plume hésitante. Héloïse Grimset ne put retenir un sourire quand elle la lut, car elle comprenait le sous-entendu.

Il se trouve que j'ai assez de café pour deux.

Et sinon, vous ne trouvez pas qu'aujourd'hui est un jour venteux ?

V.